

Festival d'automne : l'hymne à l'amour et à la littérature de Tiago Rodrigues

• Fabienne Pascaud

Comment survit-on à la passion ? Le metteur en scène portugais s'inspire d'“Anna Karenine” avec “The way she dies”, joué en trois langues au Théâtre de la Bastille, à Paris.

Le français, le portugais, le néerlandais se mêlent soudain dans une étrange et lancinante musique. Un quatuor d'éblouissants et poignants comédiens — les Flamands Frank Vercruyssen et Jolente de Keersmaeker, cofondateurs du Tg Stan en 1989, les Portugais Isabel Abreu et Pedro Gil — les distillent avec une fièvre et mélancolie qui transcendent les sons et les sonorités dans une même grave harmonie, sentimentale et existentielle.

Peu importe ici le sens. C'est la mélodie des mots, même étrangers, même inconnus, c'est la force insoupçonnable de la langue, des langues, du parler de la scène et des acteurs, qui nous portent au plus haut du cœur et de l'émotion. Nous subliment et nous enchantent dans la poésie entêtante de la représentation. Magie de la tour de Babel enfin domptée que peut être le théâtre. Magie du travail des Tg Stan et de leur complice portugais Tiago Rodrigues, 42 ans, patron du Théâtre national de Lisbonne depuis cinq ans.

Amoureux de la littérature et du verbe

Tous sont des amoureux de la littérature et du verbe — romans, pièces, essais, archives —, qu'ils explorent et arpentent depuis leurs débuts respectifs. Qu'ils revisitent les textes intégraux à toute vitesse et toute violence sur des plateaux nus, tels les irréductibles et sauvages Flamands ; ou qu'ils les repensent et

réinventent en adaptant juste leur esprit, en réimpulsant leur sang, tel que le comédien et dramaturge portugais l'a fait pour Shakespeare, Flaubert (*Madame Bovary*) et aujourd'hui Tolstoï, dont il retraduit en toute liberté et inspiration *Anna Karenine* (1877). À l'image d'un des rares meubles, rares accessoires, présents sur la scène dépouillée et nue — ce double fauteuil en forme de S, créé pour mieux converser sous le second Empire —, extraits de Tolstoï et tranches de vies, de ruptures conjugales par-delà le temps (1957 et 2017) dialoguent ici intimement, lumineusement toute la représentation durant.

Comment un grand livre peut-il nous bouleverser ? Et nous changer ? Quel est donc sur nos vies le pouvoir de la littérature et la force d'entraînement, d'exemple de ses héros et héroïnes ? C'est pour comprendre comment le roman de Tolstoï, unique héritage que lui ait laissé sa défunte mère, a pu embraser l'existence de cette dernière, la pousser à quitter son père portugais pour un photographe belge, que Frank, des années plus tard, lit obstinément *Anna Karenine*, alors qu'il est lui aussi aux prises avec l'abandon de sa propre femme. Anna K. ne quitte-t-elle pas époux et enfant pour une liaison sans lendemain avec un homme velléitaire et frivole qui la conduira à se jeter sous un train ?

Les deux infidélités, les deux séparations s'interpénètrent avec une cruelle fluidité sur le plateau. À Lisbonne en 1957, celle des parents de Frank (le personnage a le même prénom que le comédien Vercruyssen qui le joue, belle manière de lier l'art et la vie) ; à Anvers en 2017, celle de Frank lui-même. Sans doute se quitte-t-on toujours de la même façon, sans doute ne changent pas, au fil des millénaires, la souffrance amoureuse et son terrible cocktail de détails concrets qui font si mal, de situations odieusement ordinaires et qui balancent les quittés, les désertés, les esseulés en plein naufrage. « *Je sais maintenant qu'il n'est pas nécessaire de rejoindre le bateau. Nager suffit. Nous sommes tous des naufragés. Il n'y a pas de réponse. Quel bonheur.* »

Si la mort d'Anna Karenine hante sourdement le spectacle et les personnages, si on l'attend sans cesse, comme celle d'Emma Bovary dans un précédent spectacle de Tiago Rodrigues — encore une femme en proie aux vertiges de la frustration, de la dépossession, comme en témoigne si sensiblement le féministe auteur —, c'est paradoxalement pour en comprendre le nerf, l'éclair qui la précèdent et la prolongent... dans la vie même. « *Parce que nous vivons dans la pénombre, murmure encore Frank, mais de temps en temps, il y a un mot, une phrase, un éclair fugace qui illumine le monde. Et alors nous voyons le chemin qu'il nous reste à parcourir dans notre vie. Amants, amis, ennemis. Nous sommes tous reliés pendant un instant à la lumière de l'éclair... Alors il faut relire. On sait qu'elle meurt, mais il faut comprendre sa façon de mourir. Il faut convoquer l'éclair et faire durer l'instant de lumière.* »

Nul effet spectaculaire dans *The Way She Dies*. On n'entendra même pas de train. Mais on s'émerveillera d'une magnifique scène de neige, belle à pleurer dans sa fragilité, parce que bricolée avec rien. Ou de la sublime robe de soirée rouge à volants et traîne que porte au début du spectacle Jolente/Anna, prête à affronter toutes les corridas de la passion. C'est des corps des acteurs surtout,

de leur présence dans l'espace vide que se forge la représentation ; sculpturale Isabel Abreu, marmoréen Frank Vercruyssen. Et de leur souffle. De leur timbre, crié ou chuchoté. Il y a bien de la douleur dans le romanesque et métaphysique *The Way She Dies*, où respire tant d'âme et de sensualité. Car l'amour de l'autre, bafoué, signe aussi tout un rapport au monde. Ici adouci, sublimé par le théâtre, la tendresse folle du spectacle. On sort consolé, nourri, apaisé de *The Way She Dies*. Et enivré aussi de ces mots qui chantent et nous unissent par-delà les nationalités, les identités. Le comble de l'art, et du plus fin, du plus partageur des engagements politiques.

A VOIR :

TT *The Way she dies* | 1h40 | Mise en scène Tiago Rodrigues. Spectacle en français, portugais, néerlandais | Jusqu'au 6 octobre, dans le cadre du Festival d'automne, Théâtre de la Bastille, Paris 11e. Tél. : 01 43 57 42 14.